

**L'origine des chansons de gestes.** — Le problème de l'origine des chansons de geste françaises ne cesse pas de préoccuper les chercheurs. Après les trois volumes de M. René Louis sur Girart de Vienne, voici le livre de M<sup>me</sup> RITA LEJEUNE : *Recherches sur le Thème, Les Chansons de Geste et l'Histoire* (Liège, 1948, 255 p. ; Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. 108) . La construction qu'avait échafaudée la dialectique subtile de Joseph Bédier est assaillie de toute part ; on ne croit plus guère à la collaboration de clercs et de jongleurs qui, autour des abbayes et sur les routes de pèlerinages, aurait donné naissance aux chansons de geste. Les traditions populaires carolingiennes que l'on croyait enterrées affleurent un peu partout .

Il est juste de dire que les historiens ne s'étaient pas résignés à couper tous les liens entre les événements historiques et les chansons de geste. Faut-il citer M. F. Lot ? M. R. Fawtier a osé, en 1933, dans sa *Chanson de Roland*, reprendre avec verve la théorie, qu'on pouvait croire périmée, des chants de soldats sur la défaite de Roncevaux et la mort de Roland.

M. René Louis a fait revivre le personnage historique de Girart, comte de Vienne, qui, après sa défaite à Vienne même par Charles le Chauve en 870, est entré dans la légende sous trois figures successives : Girart de Vienne, Girart de Fraite, Girart de Roussillon. Le personnage se modifiait : d'abord adversaire farouche de Charles, jusqu'à ne pas craindre de s'allier aux Sarrasins dans Girart de Fraite, il se réconciliait, s'apaisait, devenait presque un saint, grand pénitent et grand bâtisseur de monastères dans les remaniements postérieurs. En même temps que le héros se transformait, la légende voyageait. De Vienne elle passe à Saint-Rémy, en Provence, dans *Girart de Fraite*, puis elle émigre en Roussillon, avant de se situer aux abords de Châtillon-sur-Seine.

Même protéisme, plus accusé encore, pour Ogier le Danois, à qui M<sup>me</sup> Lejeune a consacré la plus grande part de ses *Recherches*. Ogier est bien Autharius, le grand seigneur franc qui resta fidèle à la veuve de Carloman, dépouillée par Charlemagne, et l'accompagna en Italie. La légende revêt des formes multiples. On le voit tantôt parmi les ennemis de Charles, tantôt parmi ses fidèles. L'abbaye de Saint-Faron, à Meaux, le revendique au nombre de ses moines et lui élève un magnifique mausolée que décorent les statues des héros des chansons de geste. « Saint Ogier » devient même l'objet de cultes locaux dans la Belgique wallonne, dans l'Est de la France, en Bordelais, même en Bavière. On croit même qu'il n'est pas mort et reviendra un jour. Joseph Bédier assignait pour origine aux 13 000 vers de la chanson de geste de Raimbert le pèlerinage d'Italie. Mais dans l'itinéraire d'Italie M<sup>me</sup> Lejeune ne voit qu'un placage du remanieur sous lequel elle retrouve une localisation provençale.

Peu importe si, dans le défilé des arguments, des identifications, des localisations, certains points peuvent être discutés. Il reste la figure d'Ogier sous ses avatars de héros populaire. Le surnom même de *Danois* change de sens selon les temps et les lieux. Il a dû lui être appliqué d'abord comme une flétrissure par une société qui assimilait le fidèle obstiné de Carloman aux envahisseurs normands. Mais dans la *Chanson de Roland*, *li Daneis* est un qualificatif, comparable à *li puinneres* qui le suit. M<sup>me</sup> Lejeune l'interprète « le guerrier, le combattant ». Plus tard ce qualificatif le rendra sympathique aux habitants de Liège, qui entretiennent des relations commerciales suivies avec les pays scandinaves.

Comment se retrouver dans ce foisonnement de contradictions ? Mais pourquoi chercher une unité à travers trois siècles de psychologie médiévale ? Vouloir normaliser une légende qui a vécu et proliféré, c'est méconnaître l'histoire. M<sup>me</sup> Lejeune, dans l'article qu'elle a consacré à l'ouvrage de M. René Louis (« De l'histoire à la légende », *Le moyen âge*, 1950, p. 1-28), suggère que dans l'odieux Girart de Fraite qui s'allie aux Sarrasins il peut y avoir un souvenir de l'hostilité des populations de Provence contre Charles Martel qui est marquée dans l'histoire par leur appel aux Sarrasins et par la terrible expédition punitive de Charles Martel en 737. Surtout n'allons pas substituer une psychologie rigoureusement rationnelle à la psychologie fluide des hommes du moyen âge.

Les autres études que, dans son volume, M<sup>me</sup> Lejeune a jointes à celle sur Ogier le Danois n'offrent pas moins d'intérêt. Dans la première, elle met en relief, dès le VIII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle, des affleurements de légendes épiques autour de l'inimitié de Charles Martel et des Neustriens, qui ont un tour différent selon qu'elles sont originaires de l'Austrasie ou de la Neustrie. L'étude sur Sigebert de Gembloux montre un historien du XI<sup>e</sup> siècle utilisant comme source *La Chanson de Roland* et *Girart de Roussillon*. Dans celle qu'elle consacre au culte de saint Michel dans la *Chanson de Roland*, M<sup>me</sup> Lejeune s'attache à éliminer du texte, comme des interpolations, les allusions à Saint-Michel del Péril. Ici nous nous permettrons de ne pas la suivre jusqu'au bout. Les deux vers où le poète situe les prodiges météorologiques qui accompagnent la mort de Roland (v. 1428-1429) délimitent bien, comme l'a vu M. F. Lot, le territoire que revendiquaient les Carolingiens de France (Le Mont Saint-Michel, Xanten, Besançon, Wisant). En substituant au Mont Saint-Michel le village pyrénéen de Saint-Michel, M<sup>me</sup> Lejeune inclut dans le monde carolingien l'Aquitaine qui n'appartenait pas à la vieille Francia.

Les théories nouvelles sur l'origine des chansons de geste ne font pas renaître la vieille conception romantique du jaillissement spontané des poèmes épiques. Elles ne nient pas la personnalité des poètes. Mais ceux-ci ont élaboré une matière que leur offrait la tradition populaire. — GEORGES GOUGENHEIM.